



Mots. Les langages du politique

72 | 2003

La ville, entre dire et faire

Les langages de la ville, XXIII^e colloque d'Albi
« Langages et significations », organisé par le CALS
(Colloque d'Albi Langages et significations) et le
CPST (Centre pluridisciplinaire de
sémiolinguistique textuelle de l'université de
Toulouse-Le Mirail)

Marie-Anne Paveau



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/mots/6703>

DOI : 10.4000/mots.6703

ISSN : 1960-6001

Éditeur

ENS Éditions

Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 2003

Pagination : 171-175

ISBN : 2-84788-034-8

ISSN : 0243-6450

Référence électronique

Marie-Anne Paveau, « *Les langages de la ville*, xxiii^e colloque d'Albi « Langages et significations », organisé par le CALS (Colloque d'Albi Langages et significations) et le CPST (Centre pluridisciplinaire de sémiolinguistique textuelle de l'université de Toulouse-Le Mirail) », *Mots. Les langages du politique* [En ligne], 72 | 2003, mis en ligne le 29 avril 2008, consulté le 22 avril 2022. URL : <http://journals.openedition.org/mots/6703> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/mots.6703>

Les langages de la ville, XXIII^e colloque d'Albi «Langages et significations», organisé par le CALS (Colloque d'Albi Langages et significations) et le CPST (Centre pluridisciplinaire de sémiolinguistique textuelle de l'université de Toulouse-Le Mirail), 8-11 juillet 2002, Albi, Centre Saint-Amarand.

Le colloque annuel d'Albi sur les langages et les significations est une tradition depuis plus de vingt ans. Le thème retenu pour la session 2002, la ville, a mobilisé une quarantaine de participants français, belges, russes, moldaves, italiens, suisses, iraniens, tunisiens, camerounais, burundais, qui l'ont abordé dans une grande diversité, mais toujours sous l'angle des formes et de leurs significations. Les communications se sont organisées autour de quelques grands axes qui dessinent une sémiologie de la ville.

Figurations de la ville

M. Leone montre que, dans la civilisation occidentale contemporaine, issue de l'interprétation chrétienne de la Bible et de la révélation patristique, modifiée par l'influence laïque des systèmes de production industrielle et l'esprit d'organisation du capitalisme avancé, la ville est un espace ouvert destiné à la traversée, à la visite et au passage. La ville absorbe selon lui une «sémantique féminine complexe» ; elle est destinée à être lue et vue, mais est en même temps invisible et illisible. À partir de l'exemple de la ville de Bujumbura au Burundi, A. N'Tabona, dans une perspective sémio-anthropologique, montre que la ville est le lieu de recherche effrénée d'un ailleurs tous azimuts de la part des habitants du «Burundi profond». Cette acculturation urbaine implique aussi une exculturation et même une transculturation, conséquences qui ne sont pas anodines dans ce pays d'Afrique. Il y a effectivement un lien profond entre le monde qu'est la ville et la définition des hommes qui y vivent : c'est sur ce point que s'interroge R. Redeker, qui pose la question suivante : «La ville et l'architecture nouvelles, pour quel homme?». Dans un tout autre domaine, mais qui livre également des représentations de la ville, M. Place montre quelles images urbaines construisent de jeunes enfants à partir de textes de la littérature enfantine : on constate que la ville est en fait leur ville, la représentation se confondant alors avec l'expérience.

Une donnée culturelle constituante : littérature, cinéma, chanson

On connaît la dimension mythique de certaines villes « littéraires » : Dublin chez Joyce dans *Ulysse*, dont N. Belozerova montre l'importance matricielle, Oran chez Camus dans *La peste*, dont A. Bondarenco souligne la dimension stéréotypique, Alger chez J.-J. Deluz (D. Moret), Berlin, ville réelle et imaginaire chez G. Grass (F. Gabaude) et le Paris des *Tableaux parisiens* de Baudelaire (P. Canivenc). La tension entre deux villes peut aussi faire le littéraire : dans *La modification* de Butor, l'émergence du narrateur comme sujet d'écriture est liée aux deux villes-phares, Paris et Rome. D'autres villes « littéraires » moins connues surgissent à la faveur de ce colloque, comme Buenos Aires chez l'écrivain argentin César Aira (C. Breuil), ou la rue anonyme dans un album pour enfants de l'artiste brésilienne A. Lago (N. Everaerd-Desmet). La ville structure aussi des genres de discours : J. Pons montre comment la mythologie urbaine est constituante du roman noir, pas seulement comme décor, mais comme matrice des comportements sociaux et des trajets de vie. De manière plus inattendue, on apprend que l'épopée russe se construit sur l'opposition centre urbain vs régions périphériques, tout comme les Vies de saints russes, articulées sur l'opposition ville vs monastère (E. Averianova). On retrouve la même dialectique entre l'urbain et son extérieur, le rural, chez Flaubert où « le champ d'opposition des forces symboliques ville vs campagne » est emblématisé par C. Bovary (P. Marillaud) et dans l'œuvre de J. Rouaud présentée par S. Freyermuth.

Mais le cinéma et la chanson ont aussi leurs villes constituantes : Bruges, dans l'adaptation cinématographique de *L'oeuvre au noir* de M. Yourcenar, apparaît comme une Tour de Babel médiévale, donnant à lire et voir l'utopique recherche d'une pensée libre qui se laisse emporter par l'intolérance et la folie collective. Et le Paris d'A. Bruant ne se restreint pas à Montmartre, comme l'explique M. Spyropoulou, qui montre à partir du recueil *Dans la rue* qu'une véritable géographie des quartiers de Paris se construit en chanson.

Un espace sémiologique : langues, paroles et graphies urbaines

La ville est le lieu de naissance des langues spéciales, argots, dialectes, sociolectes. Dans la Budapest de 1944, le langage des victimes et des bourreaux de l'holocauste des Juifs hongrois prend des formes particulières dont rend compte P. Diener. G. Armianov montre de son côté comment se développent les sociolectes corporatifs dans les villes bulgares et serbes.

La ville est aussi le lieu privilégié d'émergence de ce que l'on appelle le « langage des jeunes ». M. Sayah décrit le « djeun's », en prenant l'exemple de la tchatte des néotoulousains, caractérisée par l'originalité de son lexique, sa créativité morphosyntaxique, mais aussi les particularités de sa forme sonore. C. Le Cunff montre quant à elle comment le parler d'adolescents à Rennes se construit comme parole identitaire qui se démarque de la parole institutionnelle, même si la parole encadrante de l'adulte garde son pouvoir. Même productivité langagière en Mauritanie, où le langage des jeunes, sorte de *code switching* dû à une situation souvent trilingue, façonne officieusement la personnalité de la ville de Nouakchott, ville artificielle surgie du désert il y a moins d'un demi-siècle, et sur laquelle pèse actuellement une arabisation officielle (A. Dia).

La ville est aussi le lieu de la multiplicité et même de la superposition graphiques : à Bangkok cohabitent plusieurs systèmes d'écriture présents dans la rue (alphabet thaï, latin, idéogrammes chinois), au sein d'un plurilinguisme important (siamois et ses variantes régionales, chinois dans ses quatre langues principales, anglais, ainsi que les langues des minorités régionales, des Indiens, des immigrés indochinois, des expatriés et des touristes). Même soulignement de la surcharge graphique urbaine chez M.-C. Magloire, qui montre que les tags urbains obligent à une autre lecture de la ville, lecture parallèle d'un autre texte qui structure autrement le paysage urbain. Mais la ville génère aussi une sémiologie sociale : M. Curcuru montre comment la *gentrification* (« embourgeoisement »), phénomène international qui apparaît dans les villes canadiennes, australiennes, néo-zélandaises et européennes, trace des frontières symboliques entre les vieux centres urbains et les zones plus récentes, induisant de nouvelles manières de vivre les villes. C'est que le plan lui-même de la ville parle, comme l'explique P. Desgrez, architecte : prenant l'exemple de Toulouse, il montre que les évolutions du centre historique, le projet du Mirail et l'actuel « grand projet de ville » constituent un texte pour une histoire de la ville rose. La ville, dans sa dimension virtuelle de « cité nouvelle » sur le net, est aussi un espace où se fragmente l'opinion publique. M. Rinn montre comment circulent dans cette cité virtuelle non régulée les thèses négationnistes, indice selon lui d'une liberté de pensée et d'expression non structurée par un effort de rationalisation objective.

La ville dans la langue

Chaque langue construit sa ville dans son lexique. Le vocabulaire de la ville est d'ailleurs un domaine lexical intéressant pour structurer l'apprent-

tissage du lexique, au moyen d'outils informatiques, comme le montre G. Everaerd sur le français langue maternelle et étrangère. C'est en effet un vocabulaire de l'espace, qui implique certains choix de la part des locuteurs, comme l'explique K. Sanchez rendant compte du lien qui existe entre perception et expression de l'espace. Les noms propres des villes ou dans la ville sont également des lexèmes qui engagent la perception et la communication de l'espace: c'est ce que signale J.-B. Tsofack sur l'exemple du Cameroun. Le lexique est aussi un puissant indicateur culturel et historique: A. Assadollahi montre par exemple que le terme *chahr* («ville») en persan est au centre d'un immense réseau morphologique qui comprend même *Chahrzade*, nom de la narratrice des *Mille et une nuits*. Dans une tout autre région du monde, E. Razlogova décrit l'évolution du lexique des Moscovites après 1990 et montre comment l'apparition de nouvelles notions amène de nouvelles unités lexicales, la disparition du «temps d'avant» plongeant les Moscovites dans une sorte d'oubli lexical. Pendant la dernière décennie, la langue russe s'est transformée de façon spectaculaire, des néologismes de nature diverse ayant pénétré le langage dans tous ses modes d'expression, modifiant sensiblement la hiérarchie des styles.

Le lieu de l'urbanitas

Les textes latins mentionnent souvent cette notion, que l'on peut traduire par «esprit de la ville», manière d'être spécifique de la vie urbaine, de la ville elle-même générant une culture spécifique (F. Delarue). L'urbanité reconstruite dans les discours peut être aussi un argument national: M. Bonhomme explique comment fonctionne l'éloge de la ville dans les prospectus touristiques sur Berne qui transforment la ville suisse en *locus amoenus* imaginaire. Mais cette *urbanitas* devient aussi urbanité perdue selon J.-F. Bonnot qui, à partir de textes littéraires et scientifiques du 18^e au 20^e siècle, montre quelques aspects de l'évolution, de la modification et, finalement, de la disparition de certains indices sociaux et sociolectaux pouvant être considérés comme marqueurs de l'urbanité. Dans la même optique, R. Dumas évoque la «servitude et grandeur urbaines de l'arbre», d'abord surexploité par l'industrie au 19^e siècle, et devenant ensuite le poumon vert salvateur de l'espace urbain. Comme un arbre dans la ville...

Imaginaire de la ville, histoire de la ville, sens de la ville: autant de problématiques qui sont finalement celles de la place de l'homme dans

l'espace qu'il se construit, bon gré mal gré. Une sémiologie de la ville constitue en ce sens une anthropologie de la modernité, et c'est sans doute le plus grand mérite de ce colloque que d'en avoir jeté les bases.

Marie-Anne Paveau

Christian TOPALOV (dir.), 2002, *Les divisions de la ville*, Paris, Unesco, Maison des sciences de l'homme (coll. «Les mots de la ville»), 469 p.

L'ouvrage constitue le tome 2 de la collection «Les Mots de la ville» dirigée par Jean-Charles Depaule et Christian Topalov. Cette collection, comme son nom l'indique, propose de visiter le champ de l'urbanisme à partir d'une interrogation sur les mots, partant du principe que «les mots qualifient, structurent l'espace urbain». Les auteurs de ces ouvrages collectifs (le premier paru : Hélène Rivière d'Arc (dir.), 2002, *Nommer les nouveaux territoires urbains*) ne sont pas uniquement issus du champ linguistique proprement dit. Historiens, géographes, sociologues et sociolinguistes prennent pour corpus sources écrites, iconographiques et orales, afin d'investir le plan du (des) langage(s) de la ville. Cet ouvrage, particulièrement savant et dense, multipliant les terrains et les langues étudiés, s'avère difficile à présenter dans une note aussi rapide.

Identifier des registres de vocabulaire (technique ou non) et des locuteurs, conduit à faire émerger pour elle-même l'étude des mots, qui deviennent les objets centraux de cette vaste investigation. Ici, c'est le découpage urbain, langagier et pratique, qui définit l'angle d'attaque. Une problématique originale est développée, étoffée par une dynamique scientifique d'une remarquable ampleur, à la fois dans cet ouvrage et dans le projet qui le sous-tend. L'ambition est en effet de reformuler, pour reprendre le titre d'un célèbre ouvrage de sociologie urbaine française, la *question urbaine*. Il ne s'agit pas pour autant d'un travail d'équipe à proprement parler, mais d'une collection d'articles d'une vingtaine d'auteurs provenant de pays et d'institutions souvent éloignés dans l'espace (Afrique, Asie, Amérique et Europe). Plusieurs langues sont ainsi étudiées, le japonais et le chinois, l'italien et l'arabe, mais aussi les langues coloniales et leurs conflits particuliers avec les langues indigènes : l'anglais à Bombay, l'espagnol au Mexique et le français en Afrique.

L'ouvrage constitue l'un des développements d'une réflexion formali-